

# Pour une dialectique du Bien et du Mal

*Sur un texte de René NELLI paru en 1943*

par Michel ROQUEBERT

En 1952, en accord avec Georges Hahn, directeur littéraire des Éditions Privat, et peut-être même à son instigation, René Nelli élaborait un ouvrage collectif consacré au catharisme et destiné à prendre place dans la collection *Nouvelle Recherche* de l'éditeur toulousain. C'est ainsi que *Spiritualité de l'hérésie : le catharisme*, parut en janvier 1953, sous le double label Privat / Presses Universitaires de France.

Dans une sorte de très bref *Avertissement*, Georges Hahn, qui, outre ses fonctions éditoriales, enseignait la philosophie à l'Institut catholique de Toulouse, justifia cette initiative, « non par le rôle historique ni la signification régionale du catharisme », mais parce que « c'est l'expérience de l'hérésie comme telle qui importe à notre temps, comme, peut-être, aucun autre, à la fois athée et harcelé d'inquiétude religieuse ». Mais, ajoutait-il, « pour accéder à cette expérience, il fallait des guides sûrs du point de vue scientifique ». Que ce fût donc René Nelli qui ait eu à charge la direction d'un tel ouvrage et la coordination des diverses contributions suffit à dire la place qu'il occupait alors au sein d'un domaine de recherche totalement laissé en friche par l'Université française et qui, par ailleurs, au niveau de la vulgarisation, était la proie de mille spéculations fantaisistes.

Qu'il soit donc apparu comme l'un des rares auteurs « sérieux » sur lesquels on pouvait alors s'appuyer pour évoquer le catharisme, il le doit certainement à trois articles parus en 1948 et 1949 : d'abord, *Du catharisme à l'amour provençal*, publié dans le numéro de juillet-octobre 1948 de la *Revue de synthèse*, puis *Les troubadours et le catharisme* et *Les deux tentations chez les cathares du XIII<sup>e</sup> siècle*, respectivement donnés aux numéros I et IV des *Cahiers d'études cathares* ; sans compter la réputation qu'il avait acquise à travers cours et conférences. En 1952, Nelli, qui avait quarante-six ans, avait d'ailleurs déjà derrière lui plus de vingt ans de publications diverses, des poèmes bien sûr, mais aussi maints articles témoignant de ses recherches philosophiques, ethnographiques et littéraires, ainsi que de ses auteurs de prédilection, à propos desquels on ne s'étonnera pas de trouver dans le numéro 309 des *Cahiers du Sud*, en 1951, un texte intitulé *Des Troubadours à André Breton*. Bref, *Spiritualité de l'hérésie* parut, et ce fut même, sauf erreur, le premier ouvrage que la vénérable maison d'édition de Toulouse consacra au catharisme. Rappelons simplement ici que se retrouvèrent à son sommaire, aux côtés de Nelli, Charles-Pierre Bru, le chanoine Louis de Lacger, Déodat Roché et Luciano Sommariva.

Or, bien avant *Spiritualité de l'hérésie*, Nelli avait collaboré à un numéro spécial des *Cahiers du Sud*, réalisé sous la direction de Joë Bousquet et de Jean Ballard, et qui, sous le titre *Le Génie d'Oc et l'homme méditerranéen. Etudes et poèmes*, parut à Marseille en février 1943.

Sa contribution à cet ouvrage collectif fut un article intitulé *Introduction à une dialectique du bien et du mal*, avec, en surtitre : *Esprit d'une métaphysique d'oc*

Il s'agit d'une pure réflexion philosophique, laquelle s'avère quelque peu paradoxale. Si le mot de *catharisme*, en effet, n'y est pas prononcé une seule fois, cette réflexion n'en constitue pas moins une approche de ce qu'il y a de plus profond, philosophiquement parlant, dans la religion cathare.

Ce texte est très court – quatre pages seulement. Ce qui explique sans doute qu'il soit si dense, et même si elliptique, qu'il mérite un très attentif examen, voire – pourquoi pas ? – un commentaire qui le suive quasiment ligne à ligne, pour ne pas dire mot à mot, afin d'en expliciter la très grande richesse. C'est ce que nous allons tenter.

En voici donc le premier paragraphe :

« Dans l'évolution du monde visible, les apparences distinctes se présentent somme soumises à la nécessité de devenir sans cesse autre qu'elles ne sont. Prises dans la durée, elles sont toujours en péril de passer à un ordre de réalité différent de celui qu'elles incarnent un instant. Elles ne peuvent pas se maintenir dans leur essence. Elles se détruisent sans perdre l'être, et c'est au moment où elles atteignent le point extrême de leur propre limitation qu'elles se haussent à une complexité plus profonde, plus réelle où notre esprit reconnaît son progrès personnel, son singulier désir de perfection. Qu'on ne songe point ici à la dialectique hégélienne, car l'objet n'y émerge point du néant pour passer à l'être. Il est en quelque sorte au sein d'une crise continue où sa durée, se mirant dans notre esprit, semble 'progresser' d'un moins être à un plus être sans qu'il puisse jamais sortir de l'existence phénoménale – celle que la conscience conditionne – ni pour s'anéantir ni pour rejoindre l'unité dont il s'est mensongèrement distrait. C'est parce que cette progression vers l'être total semble tout entière n'exister que pour l'esprit qu'on peut parler d'une dialectique du bien et du mal où le mal physique, le mal moral, le mal métaphysique se laissent finalement réduire à un mal de la connaissance ou, plus simplement, à la présence du mensonge dans le monde. Connaître l'univers tel qu'il est, c'est en exclure l'erreur et le mal, c'est l'abolir en tant que distinct de Dieu. » (p. 370)

\*

Reprenons les quatre premières phrases.

« Dans l'évolution du monde visible, les apparences distinctes se présentent somme soumises à la nécessité de devenir sans cesse autre qu'elles ne sont. Prises dans la durée, elles sont toujours en péril de passer à un ordre de réalité différent de celui qu'elles incarnent un

*instant. Elles ne peuvent pas se maintenir dans leur essence. Elles se détruisent sans perdre l'être... »*

On songe irrésistiblement au philosophe grec Héraclite (VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), qui, si l'on en croit Platon, (*Cratyle*, 402a) « dit quelque part que tout passe et que rien ne demeure ; et, comparant les existants au flux d'un fleuve, il dit que l'on ne saurait se baigner deux fois dans le même fleuve. » Évidemment, même si c'est le même fleuve, la seconde fois ce n'est pas la même eau que la première fois. Autrement dit, tout est en constant devenir, tout tend perpétuellement vers son propre changement. Le réel est une métamorphose continue.

Nelli adopte cette « métaphysique du devenir », comme on a pu nommer la pensée d'Héraclite : le monde existant dans la durée, tout ce qu'on y voit change sans cesse, autrement dit se modifie, devient constamment autre que ce qu'il est.

Donc chaque existant – chose ou être vivant –, d'une certaine façon, se détruit, mais *sans perdre l'être*, c'est-à-dire que même s'il est à chaque instant différent de ce qu'il était l'instant précédent, il continue à exister. Être sans cesse différent n'empêche pas d'être, bien au contraire. Si *être*, c'est nécessairement être sans cesse différent – à cause du temps, à cause de ce que Nelli appelle *la nécessité du devenir* – il y a une chose qui perdure à travers les différences successives, c'est justement le fait d'*être*.

Si l'on prend le règne du vivant – végétal ou animal – il est aisé d'observer la nécessaire et constante métamorphose liée au fait que le réel existe dans la durée : la fleur qui devient fruit, la graine qui devient arbuste puis arbre, la cellule qui devient embryon, puis fœtus puis nouveau-né, puis enfant, puis adolescent, puis adulte, puis vieillard. Quant à la matière apparemment inerte, disons le monde des roches et de la terre, envisagé sur la très longue durée, il est tout autant que le vivant soumis à une constante métamorphose, il *devient sans cesse autre que ce qu'il est*, pour reprendre la formulation de René Nelli. Que ces métamorphoses soient trop lentes pour être perçues par l'œil humain ne change rien à l'affaire. Érosion, ou au contraire soulèvements dus aux mouvements des plaques tectoniques, le monde minéral existe lui aussi dans la durée et ne cesse donc, lui aussi, d'évoluer de changement en changement.

\*

Mais à ce qui pourrait n'être, après tout, qu'une appréhension objective de la réalité, Nelli ajoute une connotation qui va dramatiser cette même réalité.

Les choses, écrit-il, ce qu'il appelle *les apparences distinctes*, autrement dit tout ce qui nous apparaît, tout ce que nous percevons et qui constitue les innombrables éléments du réel – ce que le premier philosophe grec, Anaximandre, appelait tout simplement, il y a plus de 2 500 ans, les choses qui sont, les *étants*, on peut dire également les *existants* ; René Nelli dit aussi, souvent, les *objets*, ou *l'objet*, sous-entendu : de notre perception – bref, tous les existants, toutes les *apparences distinctes*, *sont toujours en péril de passer à un ordre de réalité différent de celui qu'elles incarnent un instant* ».

Déjà, un commentateur d'Héraclite avait noté que sa vision de la métamorphose constante du réel introduisait de l'*intranquillité* dans l'ordre du monde. Nelli fait écho à cette idée au travers de la notion de *péril*. Dire que tout, constamment, change, c'est dire qu'à chaque instant tout est *menacé* de devenir autre que ce qu'il est. Quelques lignes plus loin, d'ailleurs, Nelli va dire que le réel *est en quelque sorte au sein d'une crise continue*.

Ces mots de *péril* et de *crise* sont importants. Ils donnent à la nécessaire et constante métamorphose du réel une résonnance particulière, que va amplifier la suite du texte.

\*

« *Elles se détruisent sans perdre l'être, et c'est au moment où elles atteignent le point extrême de leur propre limitation qu'elles se haussent à une complexité plus profonde, plus réelle où notre esprit reconnaît son progrès personnel, son singulier désir de perfection.* »

Les apparences distinctes, donc, *se détruisent sans perdre l'être*. On peut dire en effet que, dans une certaine mesure, les choses se détruisent, puisqu'elles sont à chaque instant différentes de qu'elles étaient l'instant précédent ; mais *sans perdre l'être*, puisque, – on l'a vu plus haut – malgré ces changements permanents, elles continuent quand même d'exister.

*Et c'est au moment où elles atteignent le point extrême de leur propre limitation...* Arrêtons-nous sur ce début de phrase. Tous les êtres, tous les objets qui existent, sont limités par leur nature propre : un arbre par exemple, existant dans le temps et soumis, de ce fait, à un perpétuel changement, changera sans cesse tout en demeurant un arbre, c'est-à-dire changera, mais seulement dans les limites que lui impose sa nature d'arbre. Il a beau pousser, grandir, se métamorphoser de graine en pousse, de pousse en arbuste, puis d'arbuste en arbre proprement dit, il ne deviendra jamais autre chose qu'un arbre. Mais il y a un moment où il va atteindre *le point extrême de [sa] propre limitation*, c'est-à-dire le moment où il va être en quelque sorte le plus parfait qu'il puisse être dans les limites qui lui sont imposées par sa propre nature d'arbre : il y a un moment où notre arbre devenu adulte s'épanouit complètement, un moment où il ne peut pas devenir plus qu'il n'est ; il a atteint *le point extrême* de ce qu'il peut être.

Mais *c'est au moment où [les apparences distinctes] atteignent le point extrême de leur propre limitation qu'elles se haussent à une complexité plus profonde, plus réelle*. D'avoir atteint ce *point extrême* complique en effet très sérieusement, on va le voir, le statut des différents objets qui nous apparaissent.

\*

Dans le fait qu'un existant, quel qu'il soit, a atteint son *point extrême*, « *notre esprit reconnaît son progrès personnel, son singulier désir de perfection. Qu'on ne songe point ici à la dialectique hégélienne, car l'objet n'y émerge point du néant pour passer à l'être. Il est en quelque sorte au sein d'une crise continue où sa durée, se mirant dans notre esprit, semble "progresser" d'un moins être à un plus être* ».

Voyons comment s'articule ici la réflexion de René Nelli.

Passons tout de suite sur la petite incidente : « *Qu'on ne songe point ici à la dialectique hégélienne, car l'objet n'y émerge point du néant pour passer à l'être.* » Il y a là un raccourci de l'hégélianisme par trop simplificateur et dont l'utilité ne saute pas aux yeux : le discours nelliien peut d'autant plus s'en passer qu'il s'agit d'une sorte de mise en garde, laquelle récuse justement toute comparaison, voire toute influence de la dialectique hégélienne sur ce que dit ici Nelli. (Je ne suis pas certain qu'il aurait écrit la même chose trente ans plus tard, quand il composait *La philosophie du catharisme...*)

Revenons au texte. L'objet, écrit Nelli, autrement dit tout existant, « *est en quelque sorte au sein d'une crise continue* ». Un peu plus haut, il parlait du *péril* qui guette chaque existant, puisque pèse sur lui, nous l'avons vu, la menace constante de se métamorphoser en autre chose que ce qu'il est à un instant donné. Cette crise, rappelons-le, est la conséquence du fait que les existants existent *dans le temps*. Sans le temps, il n'y aurait pas de changement, pas de métamorphose, donc pas de *point extrême* auquel tout existant pourrait accéder.

Mais la perception du temps par l'esprit humain n'est pas neutre. *[La] durée, se mirant dans notre esprit, semble "progresser" d'un moins être à un plus être.* Le *point extrême* dont nous parlions nous apparaît en effet comme un progrès par rapport aux états antérieurs – progrès au-delà duquel, nous l'avons dit, l'existant ne peut plus avancer.

En fait, c'est nous qui projetons sur le réel cette notion de progrès, de *plus être*. Dans le seul fait de poser cette idée de *point extrême*, *notre esprit reconnaît son progrès personnel, son singulier désir de perfection.* Et c'est là la *complexité plus profonde* à laquelle se heurte l'existant dès lors qu'il atteint son *point extrême*. Complexité, en effet, parce que la durée qui permet à l'existant d'atteindre son *point extrême* est interprétée par l'esprit humain comme un facteur de progrès, de passage d'un *moins être* à un *plus être*, alors que cela n'a rien d'objectif ; c'est la projection par l'esprit, sur la réalité des choses, de son *singulier désir de perfection*. Nelli reprendra cette idée quelques lignes plus loin : *Cette progression vers l'être total semble tout entière n'exister que pour l'esprit* ; autrement dit, cet *être total* – qui n'est rien d'autre que ce qu'il a d'abord appelé le *point extrême* – n'a de réalité et de sens que pour un esprit habité par un *singulier désir de perfection*, c'est-à-dire un esprit qui, dans sa perception du réel et de la durée, introduit une norme, un jugement de valeur : tel stade du changement peut être jugé comme constituant un mieux – un *plus être*, dit Nelli – par rapport à l'état antérieur. Or ce jugement ne peut être porté sur les choses que parce que l'esprit possède en lui l'idée de perfection ; et pas seulement l'idée : le *désir* de perfection.

Bref, c'est parce que l'esprit qui perçoit le réel introduit dans sa perception une échelle de valeur, qu'il conçoit qu'à un moment donné tout existant atteint son *point extrême*, son *être total*, autrement dit son état idéal – état que l'esprit ne pourrait pas juger comme tel s'il ne possédait pas en lui-même la notion d'idéalité, c'est-à-dire *d'accès à la perfection*, de progrès vers ce *plus être* absolu que nous nommons *perfection*. Nelli parle bien, on l'a vu, de

*progression vers l'être total* : la perfection, en effet, n'est pas un état donné. La réalité, c'est l'aspiration à la perfection. Or l'esprit ne peut en avoir la notion que parce qu'il y aspire lui-même ; et il y aspire en vertu d'un *singulier désir*.

Nelli n'épiloguera pas ici sur le caractère *singulier*, à ses yeux, de cette aspiration à la perfection. Mais il semble bien que dès avant son approfondissement de la morale cathare, il place au cœur de sa propre réflexion philosophique le désir de perfection, et si, pour l'instant, il se contente de le qualifier de *singulier*, c'est au moins la preuve qu'il s'interroge à son sujet. Il est évident que le catharisme offrira un terrain de choix à une réflexion portant sur un tel sujet, qu'il abordera d'ailleurs clairement dans son article de 1952 sur *La continence cathare*, où il étudie notamment la place de la chasteté absolue dans la métaphysique des Bonshommes, comme échelon possible sur la quête de la perfection. Du moins pose-t-il la question.

\*

Poursuivons notre lecture.

Quand l'existant nous paraît *progresser d'un moins être à un plus être*, il le fait *sans qu'il puisse jamais sortir de l'existence phénoménale – celle que la conscience conditionne – ni pour s'anéantir, ni pour rejoindre l'unité dont il s'est mensongèrement distrait*.

Qu'est-ce d'abord que *l'existence phénoménale, celle que la conscience conditionne* ? Un phénomène, c'est tout simplement, depuis la philosophie antique, ce qui est perçu, ce qui apparaît à la conscience. C'est la conscience qui définit un existant comme *phénomène*, ou, pour reprendre l'expression de Nelli, c'est elle qui *conditionne* l'existence phénoménale en tant que telle.

Or l'existant *ne peut pas sortir de son existence phénoménale, ni pour s'anéantir, ni pour rejoindre l'unité dont il s'est mensongèrement distrait*. Le phénomène est en quelque sorte prisonnier du fait qu'il est un phénomène, c'est-à-dire du fait qu'il est perçu par une conscience. Il ne peut pas y échapper. Prenons un exemple très simpliste. Je vois un arbre. Il a donc pour moi une existence phénoménale. Il ne peut pas s'en débarrasser, il ne peut pas s'anéantir en tant que phénomène, car il ne peut pas échapper au fait que je le vois. Il ne pourrait le faire que si toute conscience était abolie. Mais dans la mesure où il y a une conscience qui le perçoit, il existe irrémédiablement comme phénomène. Il ne peut pas, en tant que tel, *s'anéantir*.

Il ne peut pas non plus *rejoindre l'unité dont il s'est mensongèrement distrait*. C'est certainement là l'articulation la plus subtile – pour ne pas dire le passage le plus difficile – de la réflexion de René Nelli, et la plus importante aussi, car c'est elle qui lui fait faire un pas décisif vers le catharisme – sans pour autant y faire la moindre allusion – et cela parce qu'elle introduit dans l'univers des phénomènes la notion de *mensonge*.

Que veut dire, pour un existant, *ne pas pouvoir rejoindre l'unité dont il s'est mensongèrement distrait* ? Formulons la question d'une autre façon : qu'est-ce que cette *unité* dont l'existant s'est *mensongèrement distrait*, et pourquoi ne peut-il pas la *rejoindre* ?

L'*unité* est évidemment l'état de l'existant opposé à la multiplicité, cette multiplicité à laquelle le condamne la durée qui, on l'a vu, le fait passer sans cesse d'un état à un autre. L'unité de l'existant, c'est donc en quelque sorte son état avant le temps. Mais cet état au sein duquel l'existant serait pleinement *un*, c'est-à-dire non fragmenté en multiples états successifs, n'est qu'un état limite que l'existant ne connaîtra jamais. Il ne peut en effet, en aucune façon, *rejoindre* cette unité : ce serait revenir en arrière, ce qui est impossible, puisque l'existence ne peut échapper au temps, et que le temps s'écoule dans un seul sens.

Bref, l'existant ne peut pas sortir de son existence phénoménale, laquelle, on l'a vu, s'inscrit dans la durée qui le métamorphose sans cesse, et qui, de ce fait, le multiplie.

D'ailleurs, de sa propre unité, l'existant *s'est mensongèrement distrait*. Qu'est-ce à dire ?

Que le phénomène qui existe dans la durée au travers d'une multiplicité d'états successifs se soit *distrain* de son *unité*, c'est-à-dire se soit arraché à elle, cela paraît évident. C'est le temps, d'ailleurs, c'est la durée, qui l'arrache de façon imparable à cet état virtuel que serait une *unité* d'avant le temps, ou hors du temps. Dire cela, c'est exprimer une simple constatation. Mais dire que cet arrachement est *mensonger*, c'est porter sur lui un jugement de valeur, et ce jugement l'affecte d'un indice fortement négatif. Pourquoi ?

Nous avons vu plus haut qu'en percevant les phénomènes, c'est-à-dire tous les existants qui se présentent à la conscience, l'esprit projette sur eux un jugement de valeur dans la mesure où il estime que tel ou tel état d'un existant représente un *progrès* par rapport à l'état antérieur, et en imaginant même que l'existant peut atteindre un *point extrême*, un *état total*. Mais l'irruption, ici, de la notion de *mensonge*, n'est pas le fait de l'esprit en général. C'est René Nelli qui projette sur la réalité un jugement de valeur, et il est négatif. Il juge que l'arrachement à l'unité, c'est-à-dire la multiplicité d'états successifs qui constitue la réalité même de tout ce qui existe dans la durée, bref, la réalité phénoménale prise en son ensemble, la totalité de ce qui est perçu par la conscience, tout cela est une tromperie.

Il va reprendre de loin en loin cette idée que ce monde-là n'est pas *vrai*. Il évoque tout de suite *la présence du mensonge dans le monde*. Dans les deux pages suivantes, comme on le verra, il va parler de *ce monde illusoire*. Il va dire que *les êtres distincts ne sont que néant*. Le mot *illusoire* surtout, va revenir plusieurs fois. *Le temps qui confère aux choses toute leur réalité illusoire (...) Le temps est l'illusion même où tombe l'être 'fini'...* (p. 372).

Pourquoi donc ce monde est-il *illusoire* ?

Au fond, c'est une autre façon de dire qu'il est *mensonger*. Mais pourquoi l'est-il ?

Si l'on veut répondre clairement à cette question, et si l'on veut d'ailleurs bien comprendre ce qui suit, c'est-à-dire les toutes dernières lignes de ce premier paragraphe, il faut anticiper un peu. Ces lignes sont en effet si elliptiques, pour ne pas dire si énigmatiques, qu'il semble qu'elles ne peuvent être éclairées que rétrospectivement, quand on a lu tout l'article...

\*

Forts de ce qu'écrit Nelli dans la suite de son texte, nous pouvons répondre à la question que nous venons de poser : pourquoi le monde est-il *mensonger*, ou *illusoire* ? Tout simplement

parce qu'il est temporel. Étant temporel, il est *distinct de Dieu* – ce sont les mots mêmes par lesquels Nelli conclut son paragraphe. Ce disant, il se place dans la perspective, traditionnelle depuis la philosophie antique, – mais que renversera Hegel au début du XIX<sup>e</sup> siècle – selon laquelle être, c'est être éternel. C'est dire que *l'être*, au sens absolu, appartient à Dieu, et à lui seul, car il est, en quelque sorte par définition, l'éternité même. C'est dire du même coup que ce qui n'est pas éternel n'a pas d'*être*. S'il n'a pas d'*être*, c'est qu'il n'est que du *néant*. Existant dans le temps, et non dans l'éternité, le monde n'a donc par *d'être*. Il est néant. Nelli le dit textuellement : *Son être est tel*, écrit-il p. 371 en parlant de Dieu, *que par rapport à lui les êtres "distincts" ne sont que néant*. Nous savons que par *les êtres distincts* – il écrivait tout au début *les apparences distinctes* – Nelli entend les phénomènes qui constituent le monde tel qu'il se donne à notre conscience. Autrement dit, ce monde est néant, parce qu'il est temporel. C'est même là la caractéristique essentielle qui l'oppose à Dieu. Si nous croyons donc que ce monde *est* – au sens fort, au sens où Dieu *est* – c'est que nous sommes victimes d'une illusion ; c'est que nous sommes trompés. C'est donc que ce monde est *mensonger*.

\*

« *C'est parce que cette progression vers l'être total semble tout entière n'exister que pour l'esprit qu'on peut parler d'une dialectique du bien et du mal où le mal physique, le mal moral, le mal métaphysique se laissent finalement réduire à un mal de la connaissance ou, plus simplement, à la présence du mensonge dans le monde.* »

Voici donc que, sans transition, les notions de bien et de mal interviennent dans le texte de Nelli, plus précisément, la dialectique du bien et du mal, par quoi il faut entendre leur opposition active, leur conflit dans la pensée, donc l'interrogation de l'esprit humain à leur sujet,

Notons tout d'abord que le mal est ici parfaitement défini : c'est une notion générale qui recouvre, comme l'avait parfaitement explicité Leibniz (*Théodicée*, I, 21), le mal physique, le mal moral et le mal métaphysique, trois catégories dans lesquelles on fait traditionnellement entrer, dans la première, la souffrance et la mort, dans la seconde toutes les modalités du péché, dans la troisième l'imperfection, la finitude de la condition humaine.

La dialectique du bien et du mal, écrit Nelli, vient de ce que *[la] progression vers l'être total semble tout entière n'exister que pour l'esprit*. Rappelons que cette *progression vers l'être total*, nous l'avons déjà rencontrée quand nous avons parlé de ce *point extrême* qu'atteint ou peut atteindre, à un moment donné, tout existant. Mais nous avons vu aussi que parler de *point extrême* ou, comme maintenant, d'*état total*, ce qui renvoie à un état idéal, à un état de perfection, c'était projeter un jugement de valeur sur les changements auxquels la durée contraint tout existant. Or la notion de progrès n'est pas un donné objectif. Il n'y a de progrès que pour l'esprit qui juge, qui estime que tel état représente un progrès par rapport à l'état précédent. Et c'est dans ce jugement, pense Nelli, que s'insinue la dialectique du bien et du mal, car les catégories du mal physique, du mal moral et du mal métaphysique interviennent



nécessairement pour nourrir, pour structurer le jugement de valeur. Sans posséder ces notions de *bien* et de *mal*, nous jetterions sur le réel un regard absolument neutre. On pourrait presque dire, avec un vocabulaire kantien, que *bien* et *mal* sont des *forme a priori* de la sensibilité à la valeur des choses.

En réalité, ce ne sont pas tout à fait des *formes a priori*. Si l'on suit bien Nelli, les catégories du mal *se laissent finalement réduire à un mal de la connaissance ou, plus simplement, à la présence du mensonge dans le monde*. Autrement dit, elles expriment, à la fois :

- 1) quelque chose qui tient à la connaissance elle-même. Le mal n'est pas quelque chose en soi, quelque chose qui existerait comme à distance de la connaissance, en dehors d'elle ; c'est bien une notion intellectuelle ; sans esprit qui constate, ressent ou pense le mal comme tel, il n'y a pas de mal.
- 2) quelque chose qui, cette fois, est dans le monde, et non dans la connaissance : *la présence du mensonge dans le monde*.

Or, entre ce *mensonge* qui est dans le monde, et le *mal* comme catégorie de la connaissance, Nelli établit un lien très étroit, puisqu'il écrit que le mal, qu'il soit physique, moral ou métaphysique, bref ce Mal qu'on serait tenté d'écrire ici avec une majuscule, se laisse finalement réduire à l'un ET à l'autre. Il précise même que parler de *la présence du mensonge dans le monde*, n'est au fond qu'une façon plus simple de parler du *mal de la connaissance*.

Est-ce à dire que *la présence du mensonge dans le monde* est en quelque sorte la racine du mal tel que celui-ci s'impose à la connaissance ? Cela ressort avec évidence du texte de Nelli, qui referme donc ici la boucle de sa réflexion. Si le monde, en raison du fait qu'il existe dans la durée, ne peut, contrairement à Dieu et à Dieu seul, participer de l'*être*, – alors que nous croyons le contraire – c'est que nous sommes en quelque façon *trompés*.

Et René Nelli termine le premier paragraphe de son article : *Connaître l'univers tel qu'il est, c'est en exclure l'erreur et le mal du même coup, c'est l'abolir en tant que distinct de Dieu*.

Connaître *l'univers tel qu'il est*, c'est-à-dire comme porteur de ce *mensonge* qu'on pourrait dire ontologique, c'est exclure qu'il puisse s'agir d'une simple *erreur*. Où pourrait-il, d'ailleurs, y avoir une *erreur* ? Dans l'acte de son créateur, si tant est qu'il en ait eu un ? Cela voudrait dire que ce créateur s'est *trompé* – il resterait à savoir où et comment. Mais de toute façon *se tromper* n'est pas tromper les autres. L'erreur serait-elle plutôt dans la connaissance que nous prétendions avoir du monde ? Dans ce cas, ce serait nous qui devrions dire : « Nous nous sommes trompés ». Mais c'est exactement ce que fait le philosophe à qui Nelli prête son écriture : « J'ai cru que le monde était ceci. Maintenant je le connais tel qu'il est, et si jusqu'ici je me suis trompé, ce n'est pas par erreur, c'est *parce que j'étais trompé* ». Nous retombons inévitablement sur *la présence du mensonge dans le monde*.

Du monde *tel qu'il est*, il faut exclure *du même coup* le mal. Le mal en effet n'est pas dans le monde, car, on l'a dit, il n'existe pas pour lui-même, en dehors de notre conscience ;

c'est celle-ci qui monnaie concrètement la pure notion du mal absolu en mal physique, mal moral et mal métaphysique. Ce mal, que nous inclinons facilement à projeter dans le monde, mais qui est en fait dans la connaissance, s'enracine profondément dans ce mensonge ontologique qu'est l'illusion que le monde *est*. À la fois durée et mensonge, il est si *distinct* de Dieu, qu'il s'abolit de lui-même.

Et Nelli commence le paragraphe qui suit immédiatement – et qu'on examinera en détail plus loin – en écrivant que ce monde illusoire est totalement étranger à Dieu, dont l'*être* est tel que par rapport à lui le monde n'est que *néant* (p. 371).

Nous sommes – depuis un moment déjà – en plein catharisme !...

\*

Le mot n'a pas pourtant pas été prononcé, aucune allusion n'a été faite à la doctrine des Bonshommes. Il semble donc que ce fut une démarche d'ordre purement philosophique, et non point une réflexion sur le catharisme lui-même, qui, dès 1943, a conduit René Nelli aux portes mêmes de l'hérésie dualiste, quelle que fût la connaissance qu'il pouvait alors avoir de celle-ci.

Il est d'ailleurs très instructif de comparer le court texte qu'on vient d'évoquer avec ces lignes écrites vingt ans plus tard dans *Le Phénomène cathare* (p. 38), où l'on retrouve sous la plume de René Nelli jusqu'aux mots mêmes du texte de 1943, mais en renvoyant cette fois sans aucune ambiguïté au catharisme :

« *Quand donc [les cathares] soutiennent que le monde matériel, visible, est néant, ils veulent bien dire qu'il est fait de néant, de "rien", c'est-à-dire : illusoire, mensonger, et tout à fait en dehors de la substance divine. Cela est confirmé par le caractère transitoire qu'ils attribuent au monde visible. Le temps – on l'oublie trop souvent quand on parle de catharisme – est, autant sinon plus que la matière, le milieu anéanti où se situent ces apparences incohérentes et illusoire. Le dualisme cathare est un dualisme temps-éternité autant qu'un dualisme être-néant.* »